

L'Application des peines

Didier Castino

Les Avrils

Il faudrait un livre qui tienne en une seule phrase. Une très longue phrase sans point ni virgule séparant l'année 2006 de celles qui l'ont précédée ou suivie. Parce que raconter Édouard Bonnefoy ne se résume pas, ne se fragmente pas en différentes parties relatives à d'hypothétiques étapes clés de son existence. Ça ne marche pas comme cela avec lui. 2006 n'est pas la date pivot au-delà de laquelle la prison s'efface. L'idéal serait de rendre compte d'une vie continue sans aucun saut dans le temps, une vie entière où passé présent futur se confondent. Tout saisir, tout restituer, ne rien transformer. Ne pas écrire.

Jamais Édouard Bonnefoy n'est autant resté en liberté. Il l'avait décidé ainsi, c'est fini je ne rentrerai plus. Nous étions en 2006. Jusqu'à présent il a réussi. Dehors depuis dix-neuf ans.

Première incarcération à dix-huit ans, c'était à l'armée, ça ne compte pas, il dit, ce n'était pas la prison ça, les autres ont suivi à intervalles plus ou moins réguliers.

Chevillées au corps, elles l'ont modelé, transformé, elles reviennent et le renvoient à son enfance, rejoignent sa jeunesse et appellent les rencontres improbables, les rencontres essentielles, les rencontres qui le suivent encore aujourd'hui.

Mais de ce qui s'est passé après le 24 mai 2006, il sera toujours temps d'en parler plus tard. À cet instant du récit, nous n'en sommes qu'au 22 mai de la même année.

Bâtiment D. Cellule 4034. Centre de détention des Baumettes. Édouard traverse ses derniers jours d'incarcération avec une apparente sérénité, il a vieilli depuis sa première mise sous écrou. Des questions, malgré tout, demeurent, il ne parvient pas à se projeter vers ce qui lui semble désormais inéluctable, il ne veut surtout pas sauter les étapes, il tient à vivre pleinement cette attente de la sortie, chaque heure, comme si c'était la dernière de son existence, surtout ne rien anticiper.

– Ce que je me dis à ce moment-là ? J'attends qu'on vienne m'ouvrir la porte. Je sais que ça se passera quand je m'y attendrai le moins, quand peut-être j'aurai oublié, c'est possible après tout d'oublier, plongé entre cet état où tu as conscience que ta peine se termine et celui où tu ne te sens pas encore libre, tu sais pas où tu es, tu te prépares à sortir, tout flotte, passé présent s'entremêlent, et le futur est un mur épais que tu ne parviens pas à percer. Richard avec qui je partage la cellule me dit c'est imminent amigo, tu reconnaîtras le pas de celui qui viendra t'ouvrir la porte pour la dernière fois. Le surveillant baraqué, Popeye, claironne depuis quelques jours, bientôt la quille pour vous. Quelle quille ? Je n'aime pas qu'il

me parle comme si j'étais à l'armée, si c'était le cas, je n'en serais pas là, je n'aurais pas passé toutes ces heures en prison, je sais faire la différence, la première a été l'antichambre de la seconde, elle m'a pas aidé à l'éviter, elle m'a jeté dans ses bras au contraire, je suis passé d'un état d'obéissance à un autre état d'obéissance, mais je me dis tu vas sortir demain, après-demain ou dans une semaine, c'est pareil. Quand tu as autant attendu, tu relativises. Tu sais que tu es sortant, un jour de plus ou de moins, ça ne compte plus. Tu attends que ton nom résonne. Bonnefoy libérable. Libre. Vous sortez. Dehors. La formule varie selon le surveillant. Curieusement cette attente me plaît, une sensation étrange à l'approche de cette libération. Ma plus longue peine : 2001-2006. J'appréhende. Je pense à mon père. Cinq ans que je l'ai pas vu. C'est plus facile d'entrer finalement, jamais je ne l'aurais cru. Parce que quand tu entres à trente-cinq ans pour la cinquième fois, il n'y a plus rien. Plus de surprise, aucune appréhension. L'odeur tu la connais déjà. Le bruit aussi. Il suffit de l'avoir respirée une seconde, de l'avoir entendu ne serait-ce qu'une nuit, pour que ça te reste au fond des narines et dans le crâne jusqu'à la fin de ta vie. Tu les as en toi. Tu les reconnais. Comme si tu rentrais à la maison. C'est tellement fort la première fois. J'ai vingt-trois ans. Le bruit surtout. Impossible de fermer l'œil. Ici on ne parle pas on crie. Dans les couloirs, aux fenêtres. On crie entre les murs.

C'est donc aussi aux Baumettes qu'Édouard entre la première fois. En 1988. Au rez-de-chaussée. Là où ils arrivent tous. Il entend ce qu'il n'a jamais entendu avant.